



HAL
open science

Le signe linguistique et son extension: 'forêt' et 'bois' en français, bosque, selva et monte en espagnol

Alexandra Oddo, Bernard Darbord

► To cite this version:

Alexandra Oddo, Bernard Darbord. Le signe linguistique et son extension: 'forêt' et 'bois' en français, bosque, selva et monte en espagnol. Crisol Série numérique, 2023, hors série. <hal-04328558>

HAL Id: hal-04328558

<https://hal.science/hal-04328558v1>

Submitted on 8 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le signe linguistique et son extension : ‘forêt’ et ‘bois’ en français, *bosque*, *selva* et *monte* en espagnol

BERNARD DARBORD

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIIA
bdarbord@parisnanterre.fr

ALEXANDRA ODDO

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIIA
alexandra.bonnet@parisnanterre.fr

1. Dire la « forêt » en espagnol. Les signes linguistiques et leur extension

1. Un signe varie en extension (l'ensemble de ses emplois) et en compréhension (son contenu sémantique). Plus l'extension d'un signe est grande, plus sa compréhension diminue, et réciproquement. Que nous comparions deux langues (dans l'exercice de traduction) ou que nous réfléchissions au terme le mieux venu pour désigner un référent, nous constatons qu'un signe peut avoir une extension différente. Ainsi le mot 'bois', en français, a des emplois plus nombreux que *bosque*, ou *madera*, ou *leña* en espagnol, puisqu'il peut s'appliquer à un bosquet, à une forêt, à la matière d'un meuble en bois, à une bûche brûlant dans la cheminée. Autant de vocables en espagnol dont le contenu sémantique (la compréhension) est beaucoup plus riche. En juxtaposant ces éléments nous ne pouvons que nous interroger : à quoi renvoie le mot 'forêt' et en quoi les termes *bosque*, *selva* ou encore *soto*, *monte*, *mata* ou *floresta* doivent-ils lui être spécifiquement associés ?
2. Les travaux de Saussure (1916) sont à l'origine de la théorie du signe et il convient ici de rappeler rapidement l'une des grandes conclusions de cette théorie, à savoir que le signe est arbitraire, car aucun lien n'unit l'image au concept auquel il renvoie. Le référent 'table' renvoie à une seule réalité, cependant le signifiant ne sera pas le même en français et en espagnol : 'table' et *mesa*. Saussure marque une distinction entre la signification d'un signe linguistique et son extension. Par exemple, le français 'bois' peut avoir

la même signification (ce qui résulte de l'association du signifiant et du signifié) que l'espagnol *bosque*, mais il n'a pas la même extension. Cela s'explique par le fait qu'en parlant du 'bois' que l'on met dans la cheminée pour se chauffer, l'espagnol dit *leña* et non *bosque*. La différence entre 'bois' et *bosque* réside dans le fait que pour le même terme français 'bois', on a en espagnol trois termes *bosque*, *leña*, *madera*. Un signe aura la même extension qu'un autre si l'on constate une équivalence stricte entre les deux termes. On peut fournir de nombreux exemples que l'on recherchera par exemple dans le domaine scientifique ou technique (*triángulo*, *microscopio*...), mais d'autres exemples tout aussi nombreux limitent aussi cette possibilité d'équivalence stricte, pensons par exemple aux multiples acceptions de *cuadro*, *punto*, etc. Attention aussi, dès qu'un terme est bien connu, il peut entrer par métaphore ou métonymie dans la composition de nombreuses lexies nouvelles. Ces problèmes d'extension sont évidemment à l'origine de nombreuses créations lexicales et de nombreux problèmes de traduction.

3. Dans la pratique, nous avons donc plusieurs termes susceptibles de nous suggérer ce que nous pouvons définir comme « de la végétation rencontrée en pleine nature » et notre propos consistera à observer brièvement comment ils fonctionnent en langue. En regardant d'abord leur étymologie, grâce au dictionnaire de Corominas et Pascual. Nous y apprenons que *bosque* et *selva* connaissent une évolution assez originale et inattendue :

BOSQUE. 1490 ; voz tardía en castellano y portugués, tomada del cat. u oc. *bòsc*, 874, íd., palabra común a estas lenguas con el francés (949), las hablas del Norte y Centro de Italia (s. XI) ; de origen incierto, acaso prerromano (Corominas et Pascual, 1980 ; s.v. *bosque*).

SELVA. del latín SĪLVA 'bosque'. 1^a h. 1275, 1^a Gral, 8^a12 ("la selva Nemea"); J. Ruiz. "Andavánse las liebres en la *selva* allegadas, / sonó un poco la selva, e fueron espantadas", 1445 a, b; así S y T; *silva* en G. Aún cuando selva no está representado en la toponimia de Castilla y Aragón (o lo está muy poco), mientras lo está en la catalana, silva en la de Galicia, Portugal León y Asturias (Silva, Silvela, Silveira, Silvota), es de creer que silva (acaso junto con LUCUS) sería el viejo término heredado del latín para expresar la idea de 'bosque', pues esta última palabra es extranjerismo entrado en fecha relativamente tardía, y el arabismo *jara* no podía tener muchos siglos de antigüedad cuando empieza la transmisión literaria castellana (Corominas et Pascual, 1980 ; s.v. *selva*).

4. Nous avons là, dans la formation même du castillan, une évolution originale des signifiants destinés à dire en langue le concept d'un lieu « arboré », un *arbolado*. D'origine différente (latin et catalan ou occitan) ils

vont se spécialiser en diachronie alors qu'ils évoquent à l'origine des notions très proches. *Le Trésor de la langue française* (TLFi ; s.v. bois) retrace les premières apparitions de 'bois' en France : « Le mot est attesté pour la première fois sous la forme du lat. médiév. *boscus* en 704 dans un diplôme de Childéric III (Hubschmid, p. 85) et devient fréq. dep. la 1^{re} moitié du IX^e s. au sens de 'terrain boisé' spéc. dans l'ouest et le sud du domaine gallo-rom. (Id., p. 86 et Niern.). Le mot gallo-roman a pénétré en Catalogne (dès 878, Hubschmid, p. 87 ». Quant à *selva*, son origine en latin renvoie précisément aussi à la présence d'arbres en plus ou moins grand nombre : « *silva* (mieux que *sylva*), æ, f. (cf. ὕλη), 1. forêt, bois ; 2. parc, bosquet ; 3. arbres, arbustes, plantes » (*Gaffiot*, en ligne ; s.v. *silva*)

5. Se pose ainsi le problème des valeurs de ces signes qui se multiplient autour de l'arbre (présent en plus ou moins grand nombre) pour désigner des référents extralinguistiques plus ou moins différenciés dans nos esprits. Plusieurs termes sont recensés aussi par le DLE (23^e éd.) dans ce champ sémantique :

BOSQUE : Sitio poblado de árboles y matas. 2. Abundancia desordenada de algo, confusión, cuestión intrincada.

SELVA : Terreno extenso, inculto y muy poblado de árboles. 2. Abundancia desordenada de algo. 3. Confusión, cuestión intrincada¹.

SOTO : Sitio que en las riberas o vegas está poblado de árboles y arbustos. 2. Sitio poblado de árboles y arbustos. 3. Sitio poblado de malezas, matas y árboles.

6. Signes auxquels s'ajoutent en langue espagnole, nous y reviendrons plus tard, *mata*, *floresta*, *monte alto*, *monte bajo*... Une première remarque s'impose, la différence qui se fait en français s'établit non pas sur le nombre d'arbres ou sur la nature (cultivée ou sauvage) de l'étendue : elle joue plutôt sur l'idée d'une étendue vaste ou moyenne. Si le français 'forêt' renvoie dans le *TLFi* à une « vaste étendue de terrain couverte d'arbres ; ensemble des arbres qui couvrent cette étendue » le mot 'bois' quant à lui est circonscrit à « un ensemble d'arbres croissant sur un terrain d'étendue moyenne ; ce terrain même ». *Le TLFi* souligne d'ailleurs que les deux signifiants, qui devraient permettre de distinguer deux référents, ont souvent fait l'objet d'amalgames :

1 Les sens figurés associés à *selva* et *bosque* sont aussi identiques selon la RAE, ce qui ajoute à la proximité des deux signes en langue.

Rem. Le bois est d'étendue plus restreinte que la forêt, mais ils sont souvent confondus dans l'usage : On entend par le mot forêt une étendue considérable de bois (J. Baudrillart, *Nouv. manuel forestier*, trad. de Burgsdorf, 1808, p. XXIX) ; Bois se prend aussi dans le sens de forêt. Ces bois ont une très grande étendue (É.-A. Carrière, *Encyclop. horticole*, 1862, p. 59) (*TLFi*, en ligne ; s.v. bois).

7. Ce tour d'horizon à travers les définitions proposées dans les ouvrages lexicographiques et métalexigraphiques peut aussi se nourrir des précisions qu'apportent les dictionnaires bilingues. *Le Dictionnaire Général Larousse Français-Espagnol*, publié chez Larousse, propose précisément une lecture de *bosque* (2006 ; 136) faisant intervenir la notion de valeur du signe même si le mot peut être traduit par 'bois' et 'forêt' :

En francés *bois* y *forêt* difieren solo por la extensión. La primera palabra se aplica a un sitio poblado de árboles generalmente menos extenso que la forêt. Forêt no corresponde al español *selva* sino cuando se trata de superficies arboladas muy extensas y de carácter salvaje: *la forêt amazonienne* la selva amazónica; *la Forêt-Noire* la Selva Negra.

8. C'est bien là tout le problème : trouver des signifiants qui pourront exprimer cette nuance, même s'ils ne sont pas de même valeur dans les deux langues : si *bosque* est l'équivalent de 'bois', que faire alors de la forêt de Fontainebleau, du Bois de Boulogne ou du Bois de Vincennes – les deux derniers pouvant d'ailleurs être rapprochés du mot 'parc' (Terrain clos, en partie boisé, ménagé pour la promenade, l'agrément) ou du mot 'jardin' (Espace aménagé pour la promenade ou le repos, dans un souci esthétique, et portant des pelouses, des parterres, des bosquets, des plans d'eau), des notions toutes proches ou qui partagent du moins un certain nombre de sèmes avec les premières.
9. Cette observation pratique peut encore se poursuivre dans les territoires qui sont familiers aux hispanistes. Que décrivent les mots *bosque* et *selva* pour les communautés linguistiques des deux grandes aires géographiques hispanophones que sont l'Espagne et l'Amérique latine. Comme l'indique le *Dictionnaire Général Larousse Français-Espagnol*, la description de l'espace américain se réservera davantage le terme de *selva*. Ceux qui pénètrent dans l'univers de la littérature latino-américaine d'ailleurs entrent dans un espace autre, un milieu / territoire qui ne peut se comprendre que dans l'immensité qui caractérise la géographie américaine et son milieu physique, évoquée par exemple dans *Los pasos perdidos* de Alejo Carpentier (2006). Le roman raconte le voyage initiatique d'un homme dans la forêt vénézuélienne, un territoire qui n'acceptera pour dire

la 'forêt' que le seul mot *selva* : *selva venezolana*. Une rapide recherche des occurrences de *bosque* et *selva*² sur le corpus diachronique de l'espagnol montre que l'une des deux désignations peut même parfois être absente de la littérature de certains pays du continent : en Bolivie, le terme *bosque* a été utilisé pour la dernière fois en 1924 (3 occurrences sur CORDE), au Costa Rica (10 occurrences) en 1905. Le continent américain, face à cette réalité, autre, adapte la valeur de son signe pour pouvoir renvoyer aux référents extralinguistiques qui sont ceux de sa réalité géographique.

2. Du côté de *monte*, *soto*, *mata* et *floresta*, en passant par la langue portugaise

10. Dans le cadre de cette réflexion sur les mots qui, de près ou de loin, évoquent la forêt, la végétation et d'une manière plus générale, ce qui est inculte et non domestiqué par l'homme (d'où cette idée d'"espace libre"), étudions le mot *monte*, très complexe en espagnol et en portugais, par rapport à la monosémie relative de son étymon latin *mōns*, *mōntis*, m. Le *ō* du radical est long, selon Ernout-Meillet. Gaffiot, lui, ne précise pas la quantité. Corominas et Pascual affirment au contraire que le *ō* est bref, en dépit de la non diphtongaison de *monte*. Relevons maintenant, parmi les acceptions du DLE (23^e éd.) :

- 2/ Tierra inculta cubierta de árboles, arbustos o matas ;
- 9/ Grave estorbo o inconveniente que se halla en los negocios, difícil de vencer y superar ;
- 10/ Cabellera muy espesa y desaseada ;
- 12/ Monte alto. El poblado de árboles grandes. Monte bajo. El poblado de arbustos, matas o hierbas. Monte blanco. Descuajado que se destina a la repoblación. *Andar uno a monte* 'Andar fuera de poblado, huyendo de la justicia, dejar de concurrir por algún tiempo, sin motivo conocido, adonde -solía ir con frecuencia, andar en malos pasos'.

11. Dans le domaine de la phraséologie, le DLE (23^e éd.) relève aussi *Criado a monte* : (Uruguay) : « dícese de la persona grosera, carente de urbanidad » ; *Echarse al monte* : « ponerse fuera de la ley, en partida insurrecta, o en bandolerismo ». On pense également au proverbe *La cabra tira*

- 2 Parfois, le signifiant vient au secours du locuteur pour mettre en valeur un usage précis : la *silva* et non la *selva* désigne en métrique espagnole une composition assez libre de vers de 11 et 7 syllabes donnant au lecteur une impression d'espace (la strophe est longue) et de liberté. Il n'est pas étonnant que Góngora l'ait choisi pour ses *Soledades*. On se reportera à Pardo (2010 ; 98-100).

al monte pour qualifier celui dont les pentants grossiers remontent à la surface. La végétation forme une tache sur le flanc des collines, d'où le mot 'maquis', formé à partir de *macūla* (en corse : *macchia*). On s'y cache, d'où l'expression, née pendant la deuxième guerre mondiale de « prendre le maquis », équivalente à *ir a monte*. L'espagnol *mata* ('buisson') évoque aussi l'idée de cachette, à l'origine du français familier 'mater' (« regarder, guetter à partir d'une cachette »), employé à l'origine par les Français d'Afrique du nord. Alain Rey (1994 ; s.v. mater) rapporte des expressions espagnoles : *saltar de la mata*, « se faire connaître (en parlant de quelqu'un qui était caché) », *andar a salto de mata* « être sur le qui-vive ». *Mata* remonte à un pré-latin **matta*, 'buisson'.

12. Du côté de Corominas et Pascual (1980 ; s.v. *monte*) : Latin *mons*, *montis*, avec *mōnte(m)* à l'accusatif. L'absence de diphtongaison serait à rapprocher de *hōmine(m)* qui diphtongue rarement (*huemne*), en raison de l'influence de la nasale. En castillan, le mot prend le sens de 'arbolado o matorral de un terreno inculto'. Ce signifié apparaît en portugais, mais non point dans les autres langues romanes. Dans le *Mio Cid*, *monte* et *montaña* partagent ce sens (« assí posó mio Cid como si fuesse en montaña », vers 61). Pour Nebrija (Lex.) : *montaña* équivaut à 'nemus'³. La présence de la végétation est manifeste dans les lexies *monte alto*, *monte bajo* (dotés d'une végétation haute ou basse). Le mozarabe *rey-mont* ('madreselva') atteste ce signifié. Sur le sens de « andar uno a monte », Corominas et Pascual relèvent « hacer algo monte », « hacerlo desaparecer » dans *El Buscón*. Dérivés : Montal « herbazal ». *Montaña* dérive d'un adjectif MONTANEUS, employé au féminin.
13. Le dictionnaire de García Pelayo et Testas (2006), n'évoque pas ce sémantisme de 'lieu inculte et sauvage' qui nous occupe ici. En revanche, il rapporte (s.v. *monte*) l'expression *echarse* ou *hacerse al monte*, 'prendre le maquis'⁴.
14. Notons que le dictionnaire de Corominas et Pascual (1980) ne dit pas pourquoi le sens de terre inculte, de 'maquis' (prendre le maquis), de végétation laissée à l'abandon ne se rencontre que dans des langues ibériques

3 *Nemus, nemoris*, n, désigne un bois, mais plutôt un bois sacré, terme « plutôt poétique et affectif » (Ernout et Meillet, 1985), moins fréquent que *silva*.

4 « En tales pláticas iban entreteniendo las dos comadres el camino. Como en invierno anochece pronto, hicieron por atajar, internándose hacia el monte, entre espesos pinares », Emilia Pardo Bazán, "Un destripador de antaño", dans Paredes, 2021 ; 256.

(castillan, portugais). On relève, par ailleurs, que Federico Corriente (2019), dans son *Dictionnaire*, ne prévoit aucune entrée pour *monte* et ne semble donc pas défendre l'hypothèse d'un calque de la langue arabe. Pourtant, il semble bien que la présence de la langue arabe dans la Péninsule ibérique soit à l'origine de ce signifié complexe. En arabe⁵ *al-jibâl wa-l-fayâfi* est une expression courante pour désigner les montagnes (*jibâl* / sing. *jabal*) et les déserts (*fayâfi*, sing. *fayfâ*), sachant que *fayâfi* désignent aussi les cols, les passages entre les montagnes, qui ont donc ce double sens à la fois d'un espace élevé et désert, sauvage, ce qui a sans doute permis le calque sémantique en espagnol et en portugais, à travers les langues vernaculaires ibéro-andalouses.

15. Cette idée d'ouverture, d'opportunité et de fuite se retrouve dans le mot dialectal *encejarse* (non inclus dans DLE) qui comporte l'idée de 'se défiler' entre les cols et dans les défilés : on lit dans le dictionnaire de Corriente (2019) : « *Encejarse* (murcien) : s'enfuir au milieu des rochers. Mot hybridé avec préfixation et suffixation sur *ceje* 'coupure dans une montagne', variante phonétique de **feje* < arabe andalou *fagg* < arabe classique *fagg* 'col, défilé' ». Il y a dans « défiler » une idée de fuite, d'où la métaphore relevée par Alain Rey (1994 ; s.v. fil) : « se défiler, 'se dérober', rattachée au sens militaire de défiler (1829), 'soustraire les troupes à l'enfilade du feu de l'ennemi'. Les cols, les défilés sont des passages qui permettent la fuite.

16. En ce qui concerne le portugais, l'analyse de Machado (1959) confirme le sens d'un 'maquis', lieu sauvage et inculte, isolé. À côté de « qualquer tipo de proeminência rochosa », apparaît l'idée de 'fuite' : *ir amonte*, (s.15) 'prendre la fuite'. Le dictionnaire de Figueiredo ajoute qu'en Alentejo, *monte* désigne une propriété (*montado, casa da herdade*), à l'écart de l'agglomération. C'est, toujours dans ce même dictionnaire, l'idée d'une terre non cultivée : *a monte* (« o terreno estava a monte » (Camilo Castelo Branco), peuplé d'arbres (ant. *arvoredo*). Pour notre part, nous signalons qu'en Algarve, le mot désigne encore aujourd'hui un hameau séparé du reste de la localité. Par exemple, le village de Cavalos (Serra do Caldeirão, freguesia de Ameixial) est encore aujourd'hui composé de trois entités ou hameaux : « A Estrada » (le groupe de maison situé près de la route nationale), « o Monte de Cima » (hameau intermédiaire) et « o Monte

5 Merci à notre collègue Aboubakr Chraïbi, arabisant, professeur à l'INALCO, pour la précision.

de Baixo » (plus éloigné et plus bas). Le mot est fréquent dans la toponymie (Monte Clérigo, Montes Velhos, Montes Novos...), toujours déterminé sans doute par l'idée d'un peuplement à l'écart.

17. En portugais, le mot *floresta* est le plus employé pour désigner la forêt. Son extension est infiniment supérieure à celle de *floresta* en espagnol. Il doit provenir du latin tardif *forestis* (Machado), mais a introduit un -l- sous l'analogie de *flor* (toujours selon Machado qui ajoute qu'on est passé de *forestis* à *foresta* sous l'influence de *silva*) : soit une double analogie.
18. Passons pour finir au mot *soto*, qui a l'avantage de contenir quelques-uns des effets de sens de *monte*. Le mot vient de *saltus*, us, m, 4^e déclinaison et procède du supin de *Salio*, *salire*, *saltum*, 'sauter, bondir'. Dans le *Mio Cid*, 'sortir' se dit plutôt *exir*. *Salir* signifie encore 'sauter, bondir' à cette époque (tout en signifiant déjà 'sortir'). *Saltus* désigne en latin un « passage étroit, pas » (cf. le Pas-de-Calais, le pas des Thermopyles), le défilé. Endroits souvent couverts de végétation, d'où l'idée secondaire de 'bois'.
19. Tous ces termes en concurrence s'appliquent à des référents voisins. On a vu que la description est rendue difficile, du fait de la diversité géographique, dialectale et historique. L'analogie a pu même transformer les mots : il y a des fleurs dans la forêt, surtout dans l'univers poétique, d'où le joli mot de *floresta*. La géographie et l'immensité des espaces font que *selva* soit plus naturel en Amérique qu'en Espagne. L'histoire a façonné les usages et sans la présence des maures arabophones, jamais le mot *monte* n'aurait dit le 'lieu sauvage'. La traduction est un art difficile qui doit prendre en compte tous ces éléments.

Bibliographie

CARPENTIER Alejo, *Los pasos perdidos*, Madrid, Alianza editorial, 2006.

COROMINAS Joan, PASCUAL José Antonio, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vols, Madrid, Gredos, 1980-1991.

CORRIENTE Federico, PEREIRA Christophe, VICENTE Ángeles, *Dictionnaire des emprunts ibéro-romans. Emprunts à l'arabe et aux langues du monde islamique*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2019.

ERNOUET Alfred, MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, PUF, 4^e édition, 1985.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934. En ligne : <https://gaffiot.fr/>

MACHADO José Pedro, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Lisboa, Editorial Confluência, 1959.

GARCIA PELAYO Y GROSS Ramón, TESTAS Jean, *Dictionnaire Général Larousse Français-Espagnol*, Paris, Larousse, 2006.

PARDO Madeleine, PARDO Arcadio, *Précis de métrique espagnole*, Paris, Armand Colin, 3^e édition, 2010.

PAREDES Juan, *Nuevos ensayos críticos sobre Emilia Pardo Bazán (y una nueva selección de cuentos)*, Madrid, Sial, 2021.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, 23^a ed., Madrid, Espasa-Calpe, 1992.

_____, Banco de datos (CORDE) [en línea]. *Corpus diacrónico del español*. En ligne : <http://www.rae.es> [consulta del 13/12/2021]

REY Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot, (1916) 1949.

TLFi (Trésor de la langue française), *Dictionnaire des XIX^e & XX^e siècles*, étymologie, citations, synonymes, antonymes. En ligne : <https://tinyurl.com/mz4b3wyr>